

Liberté

LIBERTÉ
ART & POLITIQUE

Resnais à Montréal

Patrick Straram

Volume 4, numéro 22, avril 1962

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/30141ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Collectif Liberté

ISSN

0024-2020 (imprimé)

1923-0915 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Straram, P. (1962). Compte rendu de [Resnais à Montréal]. *Liberté*, 4(22), 276–282.

Resnais à Montréal

Au fond de ce voyage, il y a l'amitié humaine. Le reste est silence.

Chris MARKER

(Lettre au chat G., in "Coréennes".)

Puisque j'ai toujours pensé que c'était vous le chat G., et que nous avons beaucoup parlé de vous, et de Marker, comme de Varda et de Demy, je tiens à vous écrire à propos du séjour à Montréal d'Alain Resnais. Vous comprendrez, je crois...

* * *

La veille. "Tu peux toujours continuer tes conneries, si ça t'amuse... Moi, je me débrouillerai bien demain, sur place..."

Judi. "Pas brillant brillant, hein! Pas plus capable qu'Autant-Lara de répondre aux questions précises, se défile... Fais-t'en un dieu si t'as besoin d'un dieu, mais pour moi c'est clair : un esthète qui se fout des problèmes et qui s'esquive dès qu'on veut l'y amener."

"Hé ! t'as pas fini de causer, qu'on le voit, le film, vieux ? !"

Vendredi. "C'est écoeurant de voir comment il se l'approprie. Je me demande pourquoi il se laisse accaparer comme ça. C'est quand même pas pour lui qu'il est venu : qui a payé son voyage ? ... Oh ! vous savez, il est à Montréal mais c'est comme s'il était resté à Paris, il ne s'intéresse à rien, il ne veut rien voir... Il ne veut pas le lâcher, il doit l'enquiquiner avec sa connerie de dialectique, à ce point-là c'est de la névrose son complexe de supériorité... C'est quand même inouï : parce que mon mari et le tien ont couché avec cette fille, c'est chez elle qu'il est reçu, non, je n'ai même plus envie de parler avec lui, d'ailleurs il n'en a que pour ces maniaques, ah ! ils jouissent..."

"Je trouve ça lamentable que tu te gonfles comme ça, que tu en fasses un tel bateau, un tel "Génie" parfait, que tout de suite tu l'idolâtres..."

"Et qu'est-ce que Straram fait avec monsieur Alain Resnais ? Il est peut-être là pour traduire ce qu'il va nous dire..."

* * *

Entre l'arrivée du DC-8, vol AF 003, en provenance de Paris, à Dorval le 7 mars à 18 heures, et l'envol du Boeing 707, vol AF 002, quittant Dorval pour Paris à 11 heures 50 le 10 mars, Alain Resnais

à Montréal a accepté de participer à tout de qui pourrait directement ou indirectement aider le Centre d'art de l'Elysée, demandant seulement s'il pourrait profiter de quelques heures pour **dérivé**, la dérive lui paraissant le seul moyen de connaître un peu une ville étrangère — (je crois que nous sommes quelques-uns convaincus de l'excellence du procédé). Je raconterai en détail, dans une durée littéraire aussi proche que possible de la durée réelle, ce séjour de 66 heures, l'un des **moments-charnières** qu'il m'aura été donné de vivre. De ce premier contact avec cet homme, dont l'oeuvre me bouleverse et m'absorbe et m'alimente tant, l'une des très rares oeuvres que je considère "vraies" et au service de l'appréhension d'un humanisme réel à la mesure d'un homme total contemporain, je veux dire sommairement ce qui m'a le plus touché, le plus marqué.

* * *

De 11 à 2 heures, conférence de presse, admirablement organisée par Robert Hollier, d'Unifrance-Film. C.Q.F.D. J'aime que Resnais, tranquillement, si intelligemment expose ce qu'il fallait dire. Qu'il est directement concerné par les problèmes sociaux et politiques d'aujourd'hui. Que, d'autre part, il se refuse à aborder dans un film l'un de ces problèmes si ce n'est d'une façon rigoureusement juste, complète, efficace, et qu'il n'a encore pu avec un scénariste parvenir à cette "exactitude" nécessaire, que traiter faussement un problème capital c'est l'aggraver. Que, d'autre part, s'engager dans l'exploration et l'expérimentation d'un autre domaine lui paraît tout aussi important, que tous les domaines de la vie ("nous en sommes responsables"), indissociables, sont à approfondir, mieux posséder, **jouer**. Qu'un scénario est écrit par Marguerite Duras ou par Alain Robbe-Grillet, mais après une discussion préalable scrupuleuse avec lui, le scénario à écrire n'étant donc plus en fait que la mise en ordre d'idées, de plans, d'images et de mots décidés ensemble, en étroite collaboration, concrétisant un premier accord fondamental. Que L'ANNEE DERNIERE A MARIENBAD est avant tout un film **passionnel**, un film n'ayant pas peur d'être, se voulant **délinquant**, parce qu'il n'y a pas d'autre investigation possible de la pensée, qu'on ne saurait autrement approcher ces racines, ces moteurs sans quoi réalité et conscience objective ne sont que des partialités, parcellaires. (Et ici comment ne pas citer encore André S. Labarthe : "Car qu'est-ce que le surréalisme sinon la définition dialectique du véritable réalisme ?" ?) Qu'il n'a pas de "message" à communiquer à l'intérieur d'un film, qu'il cherche lui-même...

* * *

Au hasard de courses en taxi, seuls, ou avec Victor, ou avec Billard, nous reparlerons de l'amour, des paroxysmes, des moments qui donnent un sens à un temps total dont l'absurde et le désespoir confi-

nent l'homme à une condition intolérable, mais il demeure justement l'oeuvre d'art pour révéler possible une insurrection, c'est pourquoi toute oeuvre d'art, toujours s'insurgeant contre l'absurde et le désespoir, ne peut jamais être si désespérée ni non-engagée... (Et ici comment ne pas citer encore Jacques Rivette à propos de Resnais : "On en revient toujours là : une tentative (ou une tentation) de résoudre la contradiction fondamentale qui est partout dans le monde..." ? — Lorsque je l'interroge sur Labarthe et Rivette, oui, ce sont très probablement les deux critiques les plus lucides. Il s'amuse, aussi, de mon insistance quant à ce **schéma d'une identification**, un petit film oublié, pour moi le meilleur titre si je tente de définir ce qu'est la somme de son oeuvre, sa démarche...)

* * *

Victor et moi emmenons Resnais à la Cité des Livres. Il cherche des "comic-books", nous fouillons d'antiques volumes ignorés. Puis très belle marche sur Mont-Royal, de St-Denis à Christophe-Colomb. Il regarde intensément, s'arrête dans les magasins pour y acheter n'importe quel ustensile inconnu en France, voit tout, s'amuse, Photographie, une façade, une rue avec son alignement insensé d'escaliers, une publicité délirante — (ce mot revient fréquemment, très exact, ce qui me plaît). Puis nous faisons St-Laurent, la "Main" (de Main Street, Grand Rue), la ligne de démarcation entre l'est, où est le quartier français, et l'ouest de la métropole, le boulevard du Crime d'ici, à la réputation mieux établie encore que celle de Chicago 1920 ; il photographie le Midway aux vitrines d'un tapage comme un strip-tease, où si nous avons le temps nous irions voir un film d'épouvante et un western ; un vendeur de collections de timbres trouve très inquiétant le trio à la recherche d'aventures de Nick Carter ; traversée du quartier chinois où Resnais achète du thé japonais (il m'a raconté qu'à Paris il s'amusait à offrir parfois à des amis une tasse de café Maxwell — il a découvert la seule boutique de la capitale qui en vend). Ce sont ensuite plusieurs photos, prises de différentes distances, de l'admirable maison gelée que lui a recommandée Victor, l'édifice sur Craig, devant St-Urbain, qui a brûlé dernièrement et entièrement recouvert depuis de blocs de glace assez fabuleux. Puis c'est la soirée de gala, à laquelle j'aurais travaillé pendant près de cinq mois pour finalement avoir à l'improviser en trois jours, ce qui explique affaiblement, omissions, exaspérations... Je suis content que McLaren soit là. J'ai d'ailleurs une façon bien à moi de me consoler, qui permet qu'incohérence et confortable imprévoyance durent. La patience de Resnais est prodigieuse.

* * *

Un saut chez moi. J'avais bien loué un smoking, mais j'avais des chaussettes jaunes. Pendant que j'en enfile des noires Resnais analyse

ma chambre, sur les voies ferrées de la gare Windsor — collages, photos, affiches, livres. Je lui donne "Les écrits de la Taverne Royal". Non sans hésiter. "J'ai tenté de faire l'inventaire de propriétés... il y a certaines choses que je voudrais que vous lisiez, même si le livre est mauvais." Il soupèse d'un doigt mon vélo Automoto, elle est un peu lourde cette bicyclette, il m'assure la sienne bien plus légère. Bref bavardage vélo averti.

* * *

Première soirée à la Crêpe Bretonne, au Colbert, de l'ami Tavan, et après la soirée de gala avec les Ostiguy et quelques autres un moment Chez Son Père. Les autres fois nous mangeons au snack-bar du Grec au coin d'Overdale, à la Steak-House "fully licensed" entre le Strand et Dunn's, au Murray près du carrefour Guy-Ste-Catherine — hommage à Victor. "Voilà ! Voilà ce qu'il me faut... Tout à fait ça. Je ne veux pas de cuisine française ici... Qu'est-ce que je prends?... Oui, bien : Virginia Ham et Fruit Salad with cottage cheese..."

* * *

Enregistrements pour Radio-Canada. Après "Partage du matin" nous restons dans ce bien connu studio 17, grâce à la proverbiale amabilité de l'ami Lorenzo Godin. De 9 heures à midi. La patience de Resnais est prodigieuse. "Revue des arts et des lettres", après avoir entendu les témoignages enregistrés auparavant par Mousseau, Serge Garant, Jean Basile et François Tassé, le peintre, le musicien, l'écrivain et le comédien placés devant MARIENBAD. Puis "Rencontre avec Resnais" — une très belle conversation, significative, grâce à Gilles Groulx et Victor excellents.

Un verre avec directeur de Radio-Canada.

Nous rendant après à une rencontre avec l'Association des Réalisateurs, de Radio-Canada toujours, je suggère à Resnais de quand même voir, puisque pour une fois à Montréal, ce qu'est une taverne. Voyant l'enseigne "Taverne Royal", il me dit : "Oui, bien sûr. Ah ! oui, surtout si c'est la vôtre..." Roger Gagnon nous offre un verre au comptoir, un "draught". Bière très populaire à la française, pour Resnais aussi. Il y a des gestes "signifiants" autant que significatifs.

Lorsque un peu plus tard, après l'achat de café italien, nous faisons les étalages de Woolworth et que nous constatons que nous avons à nous deux 4 ou 5 dollars, je retourne à la Royal. Le patron n'y est plus, on ne sait où le rejoindre. Firmin avant que je le lui demande me tend 25 dollars.

* * *

Comment maintenant dire cette dérive sur la rue Ste-Catherine, chez Bertrand-disques et chez Eaton ? Comment raconter l'achat chez Eaton, au rayon quincaillerie, à des vendeuses abasourdies, de tous les

objets à peu près inutilisables une fois subtilisée la notice explicative ? Comment dire l'achat d'un petit tronc qui, bien traité, donnera une ou deux feuilles d'Hawaï — à l'étalage deux mains de jeune fille en porcelaine en serrent un en magnifique érection, la vendeuse nous affirme que c'est son patron qui le lui a donné, oui un très gentil patron nous assure-t-elle, tandis qu'une sexagénaire nous demande la permission d'écouter une conversation aussi instructive pour elle — j'en achète un pour Resnais et un pour Agnès Varda, et pour elle aussi seront les vingt-et-un petits éléphants blancs cachés dans sept lentilles minuscules, des porte-bonheur que je vole pour qu'ils lui portent mieux bonheur ? Comment dire l'achat, et nous nous amusons de plus en plus, d'un cache-oreilles, l'un des petits morceaux de tissu est vert et l'autre rouge, sur l'un est écrit "Stop" et sur l'autre "Go" — ce sera un soutien-gorge pour Florence Malraux ?

Je voudrais dire, chat G., ce calme, cette détente, cette imagination, cette richesse d'Alain Resnais. Cette solidité, cette chaleur, ces gags . . . Ce plaisir de vivre et ce style de vie, seul un homme lucide, sensible et solidaire, et par conséquent désespéré et donc disponible et par là prodigieusement intéressé et actif, en est capable, en a envie. "L'homme et sa liberté", ce jeu dramatique à la Marker, Resnais le joue, intensément, détendu — comme un musicien de jazz —, homme qui assume ses responsabilités, pour satisfaire besoins et désirs, sans illusions, sans équivoque, sans "arrangements". Si je parle de moment-charnière à propos du séjour à Montréal de Resnais, c'est parce qu'il y a eu cette intense et tranquille densité dépouillée que j'ai pu vivre avec lui. Cela, qui est si rare, compte plus que tout, puisque c'est ce qui donne un sens à l'existence, un sens immédiat, palpable, vivable. Vous devez le savoir. Moi, je viens d'en faire l'expérience, "déli-rante" . . .

* * *

Quelques heures avec quelques-uns (voir plus haut, **Vendredi**) et première de ROAD TO ETERNITY, de Kobayashi, organisée par Germain Cadieux, un qui aime le cinéma, à l'Orphéum (j'avais demandé à Ostiguy que nous déplaçons notre soirée de gala du vendredi au jeudi, que les deux événements ne coïncident pas). Si j'avais su . . . Et oui, il faut des essais pour retenir des leçons ! Si j'avais su, j'aurais organisé plutôt à l'Office National du Film une soirée consacrée à la projection de films faits ici — Groulx, Carle, Jutra, Côté, Low, Kroitor, Brault, etc . . . Encore que ces quelques heures ne les aient pas perdues Dyne, Victor, Billard, Groulx peut-être. Et puis il y avait ce steak d'original (oui: original, animal qui n'existe pas en France, dont la viande est succulente) du camarade Arthur Lamothe, retour de chez les Indiens où il a tourné un film peut-être bien fracassant, et il y avait ce décor très Max Ophüls pour le manger et la course insensée qu'Ar-

thur conduisit de main de maître pour arriver à temps à l'Orphéum, fallut-il emprunter les trottoirs . . .

* * *

— L'Elysée, ce n'est plus exactement ce que je vous expliquais dans les premières lettres. Pour subsister, pour continuer commercialement d'exister, il faut maintenant montrer des TU NE TUERAS POINT, des MODERATO CANTABILE, si ce ne sont des TRICHEURS. Pour qu'un cinéma d'essai existe, ici, il lui faut absolument pouvoir compter régulièrement sur quelques infects produits, les plus démagogiques, les plus vils dans l'assouvissement des plus bas instincts, la pire saloperie convenant à la pire bonne conscience des pires rats . . . Heureusement qu'il y aura au moins eu MARIENBAD et cet extraordinaire PARIS NOUS APPARTIENT . . . Et puis, en 16mm, salle Eisenstein, il y a UN programme que j'ai obtenu le droit de présenter, ne serait-ce que pour une semaine, mais il aura été vécu, c'est promis, depuis des mois que je le désire et le prépare : POINTE COURTE et LETTRE DE SIBERIE, ensemble, tout de même, quoi ?

— Très bon. Bravo. Belle idée, bien belle idée. Je le leur dirai là-bas. C'est bon . . .

* * *

A 8 heures à Dorval, Billard impeccable au volant de son I-D, Air France nous annonce que l'avion ne sera pas à Montréal avant 11 heures. Ce dernier matin imprévu, nous le passons Resnais, Billard et moi au Carmen (l'O.N.F.? mais qui trouver à cette heure, et avoir le temps de voir combien de films ?) Nous pourrions discuter toute la journée, Billard et moi je veux dire, la culture et l'aisance de Resnais dans la **discussion** ont une richesse presque physique. Rêve. Jeu. Politique. Littérature. Existentialisme. Marxisme. Guerre d'Espagne. Breton. Bachelard. MARIENBAD. Marker. Amour. Camarades. Nous retournons à Dorval par la Montagne. "Point de vue".

* * *

Samedi.

(**Mercredi.** Resnais : "Straram, je suis chargé de vous transmettre toutes les amitiés d'Agnès Varda, de Demy, de Truffaut, de Marker." Ce qui fait un choc. Rien que pour ça on ne regrette pas le travail fait à s'y crever la glande pinéale dans l'indifférence, le mépris, les sarcasmes, les mensonges, les insultes, les truquages, les coups par en-dessous quand on joue cartes sur table . . . Un travail, s'il engage, c'est à parts égales pour s'exprimer soi-même et pour amorcer une chaleur humaine. Que celle-ci soit exprimée parfois compte.)

Resnais : "Bien. Avant que je parte. Des points de repère. Si je reçois une lettre. S'il y a un passage à Paris. Pour si je reviens. Bilan. Donnez-moi les noms : le comédien qui a vu Hitchcock à Marienbad . . . le journaliste . . . la comédienne que vous n'aviez même pas nommée . . .

le cinéaste, roux un peu, grand, mince, qui m'a parlé de Welles, Kane..." Ce qui fait un choc. Qu'il ait remarqué ceux qui étaient vraiment **concernés** par lui, ce n'est tout de même pas par hasard... Il y a l'amitié humaine, celle qui n'est pas par hasard, qui existe en fonction de points de repère ressentis et compris (c'est parfois tout un), qui donne un sens à ce qu'un homme est, au travail qu'il fait, aux contacts et aux rapports qu'il désire et sait concrétiser. Le reste n'en vaut pas la peine, cette putain de peine de vivre dans un tel monde qui en vaut bien la peine lorsqu'il y a des moments comme le moment du passage à Montréal d'Alain Resnais.

Nous pensons à une quinzaine du "nouveau cinéma", à l'O.N.F. peut-être, vous viendriez tous, les quatre ou cinq. Nous lisons les journaux. Sentiment du départ imminent, cristallisation, lente précipitation. Nous sommes au bar de l'aérodrome, en haut, devant la baie vitrée surplombant la piste. Ces trois jours d'hiver à Montréal, il les aura vécu en plein soleil.

— Au revoir, Resnais. Merci. Merci tellement.

— Merci pour ce séjour. Nous nous reverrons.

— Je voudrais bien...

— Nous nous reverrons, croyez-moi. Au revoir.

Quand j'ai perdu l'avion de vue je pense que j'ai oublié de lui donner les "Poèmes" de Paul-Marie Lapointe. Je les lui enverrai. Je remonte au bar finir ma bière avec Billard. Nous avons peu envie de quitter Dorval.

* * *

Après. Billard. Victor. Taverne Royal. "L'Aquarium" de Jacques Godbout. Paul-Marie Lapointe. Aragon. Et avant de recommencer quoi que ce soit ou de commencer mon **Aventure en question**, qu'il faut maintenant que je fasse, je voulais, chat G., vous informer de ce **passage** d'Alain Resnais à Montréal. Parce que "les histoires que l'on n'a pas racontées se corrompent". Il y a certaines choses qu'il ne faut pas laisser se corrompre. Parce qu'on a les histoires, les camarades, le cinéma, la vie qu'on mérite. Question de n'être pas "hors-jeu".

Je vous joue, chat G., et à Resnais, mes saluts,

Patrick STRARAM
Montréal, 23-24 mars 1962